

Patrice Ville

"La socianalyse est un combat... il faut tenir le dispositif !" - Georges Lapassade

Leçon 1

Auprès de Georges Lapassade, j'ai vécu ma première initiation au métier de socianalyste. C'était à la fin des années soixante, ou peut-être au début des années soixante-dix. Marly le roi. Un congrès de la FNSEA. Antoine Savoye, autre étudiant de Nanterre et moi-même avons saisi, poussés par René Lourau, l'occasion de voir la façon de travailler de Georges Lapassade. Nous ne le connaissions pas. René Lourau, lors de ses cours d'analyse institutionnelle à l'université de Nanterre, évoquait souvent les tribulations de cet arpenteur infatigable, et nous avons suivi pas à pas son intervention au Québec. Mais revenons-en à Marly. Le congrès se déroulait et Georges intervenait donc : de temps à autre, il prenait la parole pour commenter ce qui se passait. Sollicité, ou de sa propre initiative ? Je ne sais plus. À un moment donné, il nous donna la parole. L'assemblée attendait que nous parlions. Timide, je ne sais pas ce que j'ai pu bafouiller quand ça a été mon tour de passer "au pilori". En fait, je n'avais rien compris de ce qu'il fallait regarder, j'étais bien en peine de dire quelque chose. Mais, en y repensant, j'ai éprouvé ce jour-là que **le regard du socianalyste est sous le regard de l'assemblée**. Georges a souvent rappelé combien le **renversement** qu'avaient opéré Jacques et Maria Van Bockstaële était essentiel pour lui. Dans les petits groupes expérimentaux que les Van Bockstaële conduisaient depuis les années cinquante, dans une lignée Lewinienne, à un moment donné le groupe des observateurs analystes se retrouvait au centre et était observé par le cercle de ceux-là mêmes qu'ils avaient observés. Pour Georges, **l'innovation essentielle était là**, celle qui rompt la séparation instituée entre ceux qui sont censés savoir et penser, possesseurs d'une position "méta", et les autres, objectivés, observés, décrits, disséqués...

Dans une socianalyse, l'analyste est un analysé comme les autres. Pour être plus précis, il est sous le regard analytique de tous les autres, et la situation est sous le contrôle de cette analyse, qui est aussi dite, énoncée, et partagée ; non pas dans les coulisses, mais dans ce dispositif agorique. Il était extrêmement important pour moi d'avoir vécu et ressenti la *nudité institutionnelle* de la position du socianalyste, sa fragilité, et l'importance de ce que nous pouvons dire. Ceci, aux yeux de l'assemblée, nous légitime, ou, autre cas de figure, nous condamne, non qu'elle nous punisse, mais bien plutôt qu'elle nous considère alors comme indignes d'intérêt. Cela aboutit en général à la fin du travail, faute de combattants.

Leçon 2

Dans la seconde situation socianalytique que j'ai vécue, Alain de Schietère et moi-même fûmes brusquement promus socianalystes à la FNSEA. Étudiants de René Lourau, nous devions l'accompagner pour assister à une socianalyse commandée en tant que telle. À Marly-le-Roi, cadre de ma première leçon, la FNSEA tenait son congrès. On était en 1971 probablement. Le socianalyste qu'était Georges y avait été invité pour faire ses remarques, mais il n'avait pas eu à construire et conduire un dispositif.

Là, par contre, dans ce deuxième cas, il s'agissait bien d'une socianalyse. Mais un coup de fil de René Lourau juste avant le départ pour la gare devait modifier radicalement la situation ; malade, il ne pouvait plus venir. De spectateurs en apprentissage, nous fûmes propulsés en première ligne, avec la nécessité de tenir le rôle d'intervenant. Alain et moi avons changé de place, il nous fallait répondre à la commande, et donc tenir la position du socianalyste dans une situation dont nous ne savions rien du tout, sinon l'adresse et la raison sociale du commanditaire. Encore plus effrayant, nous n'avions jamais assisté à une socianalyse, personne ne nous avait expliqué comment cela se menait. Notre viatique, c'était les six règles édictées dans l'ouvrage " Clefs pour la sociologie", que nous

avons certes lu, "bien trop rapidement", déplorions nous maintenant ! Dans le train qui nous menait à Angers nous arrê tâmes comme stratégie de nous livrer à une **exploration approfondie de "pourquoi sommes-nous là ?"**. Nous n'avions pas d'autre solution, puisqu'ignares que nous étions, nous n'avions aucun message à délivrer, et nous étions terriblement inquiets de cette centralité à assumer. J'étais encore fort timide. Alain était connu pour sa capacité à questionner. Les amis d'Alain avaient écrit à son propos sur un trombinoscope : "psychanalyserait même son compteur bleu" ! L'**option maïeutique** nous convenait assez naturellement. Elle fut donc adoptée. Dans nos doutes perpétuels, nous nous disions l'un à l'autre : "que ferait Lapassade dans cette situation ?". "Il pousserait l'investigation encore plus loin... !!! ". "Tu le penses aussi, alors allons-y...". Et on creusait plus loin précisément parce qu'il y avait de la **résistance**, et derrière cette résistance, devait bien se trouver le sens caché, celui que nous cherchions. Mais arrivés là, cela devenait difficile, nous étions agressés, et finalement au bout de ces parcours ingrats, récompensés.

"L'analyse est un combat, être analyste, c'est s'engager". Nous avions à la fois en tête les référentiels de la psychanalyse, et de la socianalyse, avec leurs ressemblances, mais aussi avec leurs différences, et toujours le point d'appui était indubitablement cette question : "qu'aurait fait Georges ?". Nous vivions en direct la nécessité de former un staff, de pouvoir débattre de l'importance des analyseurs, du choix de l'ordre dans lequel on les travaille jusqu'au moment où, ça y est, on en est sûr grâce à cet échange au sein du staff, il faut travailler d'abord cet analyseur-là, ce sera dur, il faut s'engager... Les autres analyseurs sont engrangés sur nos carnets, pour plus tard, car il faut les travailler tous.

Leçon 3

Vincennes, fac effervescente, était souvent traversée par de puissants conflits sociaux. Maintenant, je connais Georges, je sais que dès que j'arrive, il va m'embarquer

dans un travail intense, mais aussi très intéressant. On apprend toujours des choses, mais on apprend surtout comment apprendre, comment aller chercher ce savoir. Là, une AG dans le "grand amphi", à l'entrée de la fac. On voit dès qu'on sort du bois de Vincennes qu'il se passe quelque chose, la salle déborde sur l'extérieur, les discussions sont houleuses, une motion est en préparation. Georges me fait sortir, le président semble bloqué dans son bureau, on fait le tour, "aide-moi, on va passer par la fenêtre". Je suis inquiet comme quelqu'un qui commettrait son premier délit, sans aucune envie de devenir un délinquant. Frioux nous regarde d'un air d'abord courroucé. Mais, seconde surprise, Georges lui raconte les débats de l'amphi, faisant de nous carrément des espions, et demande des explications concernant la réalité institutionnelle, dont il n'est pas sûr que l'assemblée l'ait bien comprise. Effectivement, un des propos de la motion s'effondre de lui-même, nous explique Frioux, maintenant intéressé. Le Président nous explique, vu de lui, les enjeux, les fonctionnements institutionnels et organisationnels, et leurs implications par rapport au débat engagé par le conflit en cours. Nous ressortons par le même étrange chemin, et nous nous rendons à l'AG. Je ne suis pas très à l'aise quand j'entends Georges déclarer : "nous sommes allés voir Frioux" dit-il, "je lui ai raconté le travail de l'assemblée... D'après lui tel point de la motion que l'AG est en train de préparer ne tient pas car... etc.". S'ensuit une longue explication, et effectivement ce point est biffé, le texte est repris en tenant compte de ces remarques. Personne ne s'offusque de ce travail d'agent double. Je suis sidéré, j'avais craint d'être malmené par une assemblée courroucée. Je comprendrai que finalement, **il n'y a pas de légitimité ou d'illégitimité en soi de la posture, c'est par le respect des enjeux de chacun qu'une légitimité s'installe. Augmenter la connaissance tant objective que subjective est bien vu, pourvu que l'on soit au service de toutes les parties et d'un mouvement qui accélère lucidement l'Histoire.**

Georges Lapassade est aussi intervenu pour le CEA (Commissariat à l'Énergie Atomique). Il m'a raconté une intervention qui se passait à Marcoule, Il était avec un groupe de cadres, le temps devait être beau. En effet, l'épisode que Georges m'a dépeint maintes fois se situe sur la rive du Rhône. Tous sont assis par terre comme pour un pique-nique. Mais, vu du socianalyse, ça n'avance pas. Un pêcheur, perché sur son tabouret non loin de là, semble ne pas perdre une miette des discussions. Georges l'invite à se joindre au groupe. Il le questionne sur ce qu'il pense de ce qu'il n'a pas pu ne pas entendre. Ce qui pouvait se dire négligemment entre nucléaristes ne va plus tellement de soi quand un membre de la société civil a la parole. La lassante unanimité se disloque, les divergences émergent, l'analyse bat son plein. Ainsi l'élargissement du coefficient de transversalité, cher à Félix Guattari, est ici réalisé en invitant quelqu'un qui, du point de vue de la commande, n'a rien à y faire. C'est l'invitation d'un passant, c'est en quelque sorte son implication dans le processus d'analyse par décision de l'analyste, du tiers externe. Sauf que ce passant, impliqué apparemment par la seule invitation de Georges, est en fait déjà impliqué au sens où ce qu'il entend le choque, où il a son mot à dire. Il pense des choses de ce qu'il entend, il se sent concerné, il est concerné. L'Analyse institutionnelle doit être une analyse sans frontières. Pour Georges, il en était fier, cette histoire démontrait clairement qu'il était est toujours intéressant de faire appel aux visions que l'on peut solliciter au-delà du cercle des protagonistes délimités par la division sociale du travail. Ce cercle est défini de façon souvent restrictive par la commande de socianalyse et d'intervention. Mais le champ des implications pratiques et théoriques est toujours bien plus large que le champ d'intervention défini au départ. Loin d'appauvrir et de diluer l'analyse, prendre comme analyste la décision de franchir les limites (implicites ou explicites) de la commande est un acte essentiel. Il est porteur de la richesse d'une analyse qui ose inclure des paramètres fonctionnant de façon souterraine dans les situations soumises à l'analyse. En procédant

de la sorte, l'analyste ouvre l'assemblée à la possibilité d'analyse des dynamiques sous-jacentes. Il est donc conforme à *l'esprit* de la commande d'analyse, même s'il déborde la *lettre* (j'entends par là celle de la commande parfois, mais aussi et surtout la lettre à laquelle l'intervenant se soumet dans une sorte d'allant de soi qui voudrait que le champ d'opération soit toujours bien délimité, et qu'une sorte de surmoi déontologique lui imposerait mystérieusement de respecter une ligne à ne pas franchir).

La leçon de Georges, c'est qu'**il est toujours intéressant de ne pas être contenu par la peur d'un franchissement de ligne. L'analyse qui s'ensuivra montrera que ce franchissement est intéressant, ou pas. Cela fera ou ne fera pas sens.**

Leçon 5

Georges Lapassade, on le sait a été dans le cours de sa vie souvent chassé, fréquemment l'objet de violences physiques ou verbales. Il s'est toujours méfié de la dialectique, affirmant de temps à autre « ne rien comprendre à Hegel » introduit dans l'analyse institutionnelle par René Lourau, sous l'influence d'Henri Lefebvre. Georges Lapassade, lui se revendiquait de la pensée de Søren Kierkegaard. Mais ses franchissements des limites convenues n'étaient pas du goût de tout le monde. Peut-être particulièrement quand il n'y avait pas de commande d'analyse ou d'intervention, et qu'il ne s'autorisait que de lui-même, tenant compte uniquement de ce qu'il ressentait. Il allait là où régnaient des interdits d'analyse, mais où se nichait une forte demande, qu'il rencontrerait forcément quand il aurait lancé et conduit un processus d'analyse. Qu'est ce qui l'autorisait à faire cela ? « Le flair », et j'ai encore à l'esprit le sourire qu'il arborait en prononçant ces mots, « le flair ! ». Heureux comme s'il allait jouer un bon tour, comme un tour de magie à faire émerger quelque chose d'inattendu et d'intéressant. Idée que, quand il sentait l'enfermement, (on pourrait presque dire l'abus d'enfermement) quand il sentait l'imposition d'une clôture, il réagissait par une ouverture à tous crins.

Leçon 6

Nous sommes à la fin des années quatre-vingts. Notre staff est en train de s'installer. Georges Lapassade et Alain Coulon sont déjà assis. Christiane Gilon et moi-même mettons laborieusement en route le matériel d'enregistrement vidéo, bien lourd à cette époque. Cette intervention à l'hôpital d'Arras devait être entièrement enregistrée. Georges en avait décidé ainsi. Nous étions convaincus de l'intérêt d'un traçage vidéo en plus de l'audio. Comment former de futurs socianalystes ? Par exemple en visionnant des interventions pour revenir avec les staffs et les étudiants sur les situations, les stratégies d'intervention, les principes à respecter.

Mais avant que l'image n'apparaisse dans le viseur de la caméra, l'intervention connaît déjà son tout premier rebondissement. Des représentants du personnel infirmier nous lisent une déclaration. Le personnel du service ne descendra pas dans la salle d'analyse, tant que le médecin chef ne sera pas monté au premier étage. Notre staff s'empoque vite à propos de la position à tenir. Georges rappelle qu'il faut « tenir le dispositif ». Pour lui, gardien des séances et de l'espace, il faut rester dans le lieu institué de l'analyse : la salle qui nous a été affectée. Christiane et moi-même penchons pour suivre le fil analyseur, partir à la rencontre des mutins du premier étage, infirmiers, mais aussi malades. Ce point de vue s'appuie sur l'idée que le lieu d'analyse, c'est tout l'établissement. L'analyse peut se déplacer et aller chercher les réponses aux questions là où elles se trouvent. Une longue boîte noire débouchera sur le compromis suivant. Georges et Alain, piliers du staff tiendront ce lieu central (la salle du rez-de-chaussée) tandis que Christiane et moi-même, plus périphériques car en charge du tournage, nous irons voir avec la caméra ce qu'il en est du mouvement en cours à l'étage.

Georges était contrairement à ce que l'on entend parfois, très soucieux d'une rigueur absolue dans la façon de travailler et cette rigueur pouvait devenir rigidité.

Tenir le dispositif est en intervention une obligation absolue, mais à mon sens, le tenir ne signifie pas le figer. Le staff doit le construire et le déconstruire non pas dans une rigueur **formelle**, mais bien dans une rigueur **logique**, soigneusement discutée, pensée. Les modifications que le staff décide, s'il le faut, d'apporter au dispositif doivent être cohérentes avec la dynamique de l'analyse.

Leçon 7

En 2004 lors de mon cours intitulé « Conversations socianalytiques avec Georges Lapassade », c'est sur sa propre mésaventure que Georges a centré le travail analytique. Il venait de passer un long séjour à l'hôpital. Mais surtout, il venait de s'en faire « virer ». Parti en ambulance pour subir des analyses complémentaires dans un autre établissement pourvu des appareils nécessaires, il avait eu la surprise d'être déposé au retour chez lui. « Il faut comprendre pourquoi ! » « Vous êtes des apprentis socianalystes, vous devez faire l'enquête ! » Il fallut plusieurs séances pour venir à bout des résistances des étudiants. Ils acceptèrent de mener l'enquête quand il fut convenu qu'ils se rendraient dans les divers lieux d'investigation en sous-groupes ce qui diluait l'implication nécessaire et faisait reposer les prises de parole sur les plus téméraires d'entre eux.

En bus, voiture, vélo chacun est donc parti enquêter. Plus tard, nous nous retrouvions dans la salle et chacun rendait compte aux autres, à Georges et à moi-même de ce qui lui avait été dit par les protagonistes qu'ils avaient pu rencontrer. Ce que je souhaite rapporter ici c'est le changement de vision des étudiants au fur et à mesure de ce travail. Au début, ils n'étaient pas tellement choqués que ce patient bruyant, capable d'une énorme pression, soit éjecté par le système hospitalier. Bref, l'hôpital s'était sans doute débarrassé de quelqu'un qui représentait l'emmerdeur, quoi de plus normal, naturel en somme ? Mais ce qui d'abord les intrigua et se mit plus tard à les passionner, c'est le dévoilement progressif d'une logique *naturellement* totalitaire du système hospitalier. Celle qui voudrait

qu'être hospitalisé soit un renoncement à ses prérogatives d'homme libre. Georges Lapassade s'était par exemple rendu à une soutenance de thèse de quelqu'un qu'il suivait depuis longtemps. Le fait qu'il y soit allé ne posait pas un problème physique, un dangereux pour sa santé, mais un problème d'autorité à cause l'exemplarité négative que cela représentait. « Si chacun fait ce qu'il veut... ! » Bref être hospitalisé suppose d'être obéissant et implique une sorte de renoncement social, une abdication exigée de Georges Lapassade certes, mais parce qu'elle est exigée en fait de tout malade.

Faire partie de ce staff a permis aux étudiants de reconsidérer leur propre lecture de tout événement. Comme dans « L'Exception et la règle » texte publié en 1930, ce qui est normal est il si normal que cela ? Bertolt Brecht dit :

Observez bien le comportement de ces gens :

Trouvez-le surprenant, même s'il n'est pas singulier

Inexplicable, même s'il est ordinaire

Incompréhensible, même s'il est la règle.

Même le plus petit acte, simple en apparence

Observez-le avec méfiance ! Surtout de ce qui est l'usage

Examinez la nécessité !

Nous vous en prions instamment :

Ne trouvez pas naturel ce qui se produit sans cesse !

Qu'en une telle époque de confusion sanglante

De désordre institué, d'arbitraire planifié

D'humanité déshumanisée,

Rien ne soit dit naturel, afin que rien

Ne passe pour immuable.

Vous avez vu ce qui est habituel, ce qui se produit sans cesse.

Mais nous vous en prions :

Ce qui n'est pas singulier, trouvez-le surprenant !

Ce qui est ordinaire, trouvez-le inexplicable !

Ce qui est habituel doit vous étonner.

Discernez l'abus dans ce qui est la règle

Et là vous avez discerné l'abus

Trouvez le remède !

Leçon 8

Il y a fort longtemps (années soixante-dix) à lors d'une intervention menée avec Antoine Savoye à Braine l'Alleud dans une « maison d'enfants » j'avais assisté à la scène suivante. Dans cet établissement, les adultes s'imposaient une règle : ils s'efforçaient de donner à toute question des enfants une réponse. Un jeune psychotique avait demandé pourquoi une lampe était éteinte. « C'est l'ampoule qui ne marche plus ! ». « Mais pourquoi elle ne marche plus ? ». « Le filament a dû trop chauffer ! ». « Mais pourquoi il a trop chauffé... ? » Quand le jeune homme atteignit le point de non-réponse des adultes embarrassés, il fut empreint d'une angoisse terrible. Je me disais : ces questions sont justes, mais finalement, nous ne nous les posons pas dans la mesure où nous n'en avons pas besoin pour vivre. Lui, c'est comme s'il allait **trop loin** dans son questionnement. Mais je me disais aussi que l'une des qualités de Georges, la grande qualité que je pense nous avons faite nôtre, nous autres socianalystes, c'est d'aller **trop loin** dans les questionnements. C'est ce « trop loin » qui fait que l'on a besoin de nous. On nous fait venir quand il y a une nécessité d'aller **plus loin** que d'habitude, donc forcément toujours **trop loin**. Et du coup, bien que nous soyons là parce qu'on nous a fait venir, les participants à l'intervention ont du mal à nous supporter. A fortiori si en réalité on ne nous a pas fait venir.

Leçon 9

Depuis quelques années déjà nous avons mis au point des réseaux socianalytique. Dans le staff que nous formions, je me sentais mal à l'aise, Christiane Gilon avec la complicité de Fabienne Fillion voulait introduire de nouvelles façons de faire dans nos interventions. Ce furent des comptes rendus écrits très précis, des ateliers d'écriture, des ateliers de peinture, des ateliers d'architecture avec lola El Mallah, des simulations et des jeux de rôle... et cela continue aujourd'hui.

Je me suis senti embarqué du côté des orthodoxes dans la lourdeur pratique des conservateurs. Peut-être précisément parce que j'étais auteur d'une thèse sur la socianalyse, parce que je l'enseignais depuis 1973, je m'accrochais aux formes instituées, incapable de me décider à sauter dans ces formes nouvelles. Et finalement, je me suis dit que Christiane était la plus lapassadienne de nous deux. Georges Lapassade dans ces travaux sur la Tarentule, dans ses travaux en Sardaigne, n'a pas eu peur de faire les rencontres les plus improbables entre traditions et modernité, mêlant les puristes de l'analyse historique aux jeunes rockeurs, affirmant la transe n'est pas une pratique ancienne, mais qu'elle est là sous nos yeux avec d'autres formes...

J'ai un temps confondu la forme et la théorie. Comme si figer les formes était respecter la théorie. Ce que Georges Lapassade n'a jamais fait... lui qui se fiait à son « flair socianalytique »

Bibliographie : BRECHT, Bertolt, *Théâtre complet*
Tome III - 1930-1938 : L'arche, 1998